



LES FEUX DU FOUTA-DJALON

Au cœur de la Guinée, des villages entiers partent en fumée, sans raison apparente. Les habitants, effrayés, crient à la sorcellerie. Craignant des troubles, le gouvernement demande à des pompiers français de résoudre l'énigme. Mais que peut la science contre les puissances occultes ?

Par Solène Chalvon

GUINÉE



Dans la moiteur ombreuse de la pièce, le crâne nu de l'homme blanc luit comme une étoile mouillée. Son visage paraît maquillé, poudré par les nuées de poussière rouge qu'agitent les chaises en plastique en raclant le sol. Florent Hivert époussette son uniforme sombre et jauge solennellement le public qui forme des cercles concentriques autour de lui : une trentaine d'hommes dans la fleur de l'âge, tous natifs de la région de Ninguélandé, au centre de la Guinée. Les notables sont assis au premier rang, les imams au second. Les éleveurs-cultivateurs derrière.

Leur village haut perché du nom de Wendou se fond dans les roches anthracite d'une montagne végétale. Il se trouve à plus de trois heures de Labé, la ville épicentre du Fouta-Djalon, après des kilomètres de pistes en latérite rouge escarpées et buissonneuses. Par le passé, cette bourgade n'avait pas coutume d'accueillir des officiels, encore moins des Européens. Hormis quelques journalistes lancés sur les traces de Nafissatou Diallo en 2011, la femme de chambre peule de l'« affaire DSK », qui déclencha un scandale planétaire en accusant de viol Dominique Strauss-Kahn, alors patron du Fonds monétaire international.

LES FEUX DU FOUTA-DJALON



Et puis, en 2013, Wendou a été frappé par la « chose du Fouta », comme on dit sur la radio rurale de Guinée. Une « chose » ancienne, connue depuis longtemps, mais qui préoccupe enfin le gouvernement central et a motivé la venue de trois délégations étrangères en deux ans. La dernière en date est celle conduite par le lieutenant-colonel Hivert.

Un brin cérémonieux, le gradé français brandit avec lenteur, au-dessus des couvre-chefs multicolores, un document épais, plastifié. Il prend son souffle, sait que l'exposé qui l'attend, de par son jargon scientifique et son caractère abscons, risque de perdre une partie de l'auditoire. Les premiers mots sont assésés avec une force toute militaire :

« *J'ai tenu ma promesse... Je suis revenu !* », s'exclame-t-il.

Sa parole est aussitôt déclinée en pulaar, la langue de l'ethnie peule, majoritaire dans le Fouta-Djalon. D'un même souffle, les villageois gratifient l'officier d'un « *N'jarama* », l'expression de bienvenue du peuple peul, mélange de « *bonjour* » et de « *merci* ». Le jeune instituteur du comté, Ibrahim Sow, s'improvise traducteur, parce que, dit-il, cette fonction appartient « *aux hommes de sciences* ».

Dans l'embrasement d'une case dont il ne subsiste qu'un mur circulaire carbonisé, des petits garçons suivent du regard le document que Florent Hivert agite entre ses mains. La clef du mystère qui fige dans la peur et la méfiance leur village et, par-delà, l'ensemble de la contrée, est là, toute proche.

Sur le pli, frappé des logos des républiques française et guinéenne, figure la mention : « *Rapport des circonstances et des causes des incendies des cases traditionnelles : les feux mystérieux du Fouta-Djalon* ». Suivent trente pages explicatives, rédigées par deux experts sapeurs-pompiers de la Vienne et de l'Indre, Daniel Pasquier et Bruno Detappe, venus effectuer des prélèvements ici même, près de huit mois auparavant. Agrémentées de clichés et de schémas, d'analyses de laboratoires, de chapitres et de sous-parties. On dirait la photocopie d'un manuel de physique-chimie.

À lui seul, le rapport compte mettre fin à la malédiction qui frappe ce massif forestier : depuis quarante ans, des feux « *extraordinaires* » embrasent les cases en torchis du Fouta-Djalon sans raison apparente. Le phénomène se produit de jour comme de nuit, en période chaude ou durant la saison des pluies, y compris quand les foyers de cuisson se trouvent à l'extérieur de l'habitat. Dans la seule région de Ninguélandé, une maison traditionnelle sur quatre est partie en fumée.

DES FLAMMES SENSIBLES À LA VOIX HUMAINE

Difficile de savoir précisément à quand remonte ce phénomène. En 1978, c'est l'embrasement du petit hameau de Hafia qui alerte les autorités. À partir de là, les sous-préfectures commencent à recenser chaque incendie suspect. Depuis, selon un décompte officiel qui ne cesse d'être revu à la hausse, plus de cinq mille cases ont brûlé dans le Fouta.

Au cours des dix dernières années, des géologues et géographes guinéens et une mission de la coopération italienne ont tenté de percer le mystère. Bien que d'approches très différentes, leurs investigations s'accordent sur les mêmes points : quand les sinistrés crient au secours, les flammes redoublent,

Difficile de savoir à quand remonte ce phénomène. En 1978, l'embrasement du hameau de Hafia alerte les autorités. Depuis, selon un décompte officiel, plus de cinq mille cases ont brûlé. Phénomène chimique ? Œuvre d'une sorcière ? Vengeance d'un fantôme ?

comme si elles étaient sensibles à la voix humaine. Deuxième constat tout aussi étrange : il suffit de sortir une cantine métallique d'un brasier, afin de la mettre à l'abri dans une hutte jusque-là intacte, pour que le feu se propage d'un lieu à l'autre.

Lors de leur visite en 2010, les scientifiques italiens relèvent une forte densité de soufre, un élément chimique très inflammable, dans le sol, sans aller plus loin. Invoquant un manque « *de moyens* » pour mener une enquête sérieuse, les experts guinéens ne rendent pas davantage de conclusion. Des géographes de Conakry déplorent seulement que des centaines de paysans se retrouvent dans la brousse, sommés d'aller bâtir leur hutte ailleurs. Les feux menacent la paix des ménages, prévient le ministère des Mines, dans un rapport de 2012. Car les villageois qui par sécurité préfèrent dormir sur le seuil de leur case ne peuvent plus, faute d'intimité, accomplir leurs « *devoirs conjugaux* ».

Phénomène chimique ? Œuvre d'une sorcière ? Vengeance d'un fantôme ? Depuis quarante ans, les explications les plus folles circulent dans les journaux locaux, à la télévision ou sur les forums de discussion. Les théories du complot vont bon train. Et risquent de provoquer des troubles dans un pays où rumeurs et délations suscitent à intervalles réguliers des violences.

Le drame du Fouta-Djalon inquiète d'autant plus le pouvoir central qu'il frappe une population prospère, aux traditions pastorales, mais jugée frondeuse. Persécutés à plusieurs reprises au cours de l'histoire, notamment sous la dictature de Sékou Touré dans les années 1960-1970, les Peuls, qui représentent 80 % des habitants de la région, nourrissent à l'égard des politiciens et des autres ethnies une méfiance généralisée, frisant parfois la paranoïa. Les élites de la capitale se montrent tout aussi soupçonneuses à leur rencontre.

Au début de son mandat, le président Alpha Condé a plusieurs fois essuyé la colère des gens du Fouta : manifestations, émeutes, saccages de bâtiments officiels. Il ne veut donc prendre aucun risque. En 2014, en pleine épidémie d'Ebola, une menace autrement plus alarmante que des feux de paille, il lance envers les sinistrés une « offensive de charme », pour reprendre les mots d'un de ses proches conseillers. « *La psyché peule l'effraie* », explique ce cadre guinéen.

Le chef de l'État obtient de l'ambassadeur de France à Conakry, Bertrand Cochery, l'envoi in situ d'une équipe d'experts afin d'établir une bonne fois pour toutes l'origine du fléau. « *Le président Alpha Condé sait qu'une rumeur peut avoir de terribles effets. La désinformation liée à Ebola en a été la démonstration la plus récente* », note le diplomate. Chacun s'est alors empressé de chercher un bouc émissaire. Encore maintenant, des médias nationaux n'hésitent pas à tenir les « forestiers », comme on appelle les habitants de la Guinée forestière, pour responsables de l'apparition du virus et à les qualifier dans certaines feuilles de chou comme *Le Lynx* ou *La Lance* de « pygmées » et « bouffeurs de chauve-souris », l'animal porteur de la maladie.

Depuis vingt ans, Bertrand Cochery officie par intermittence en Guinée où il met à profit sa connaissance du terrain. Comme en 1997, lorsqu'il est dépêché pour un projet d'aménagement forestier « *qui ne prend pas* », à Timbo, dans cette même région du Fouta. Jusqu'à ce qu'un ancien lui explique les raisons du malaise : selon la tradition, les singes de la forêt sont les porte-parole

Du large cône de paille qui coiffait la bâtisse, il ne subsiste qu'un matelas de cendre, pareil à des cheveux gris métallique. Les murs calcinés mais intacts ont servi de catalyseur comme n'importe quel four à pain.

des almamy, les chefs ancestraux du royaume du Fouta-Djalon au XVIII^e siècle. Toucher aux arbres risque de faire hurler les macaques et troubler les esprits. Un compromis est trouvé. « *Rien ne peut être accompli sans qu'il y ait eu convergence de la tradition et de la rationalité d'un projet* », résume Cochery.

Reste aux experts français la charge de résoudre le mystère des feux avec le même doigté. Le lieutenant-colonel Florent Hivert, détaché à la coopération civile en Guinée, est le guide tout indiqué. Derrière le garde-à-vous facile et la mine un peu austère, le gradé, élevé dans les Antilles au son des comptines créoles, chérit les histoires magiques et ne s'en cache pas : « *Les Guinéens me touchent au cœur, ils ont un pied dans les deux mondes.* »

DES CAILLOUX ET UN BOUT DE MÉTÉORITE

L'enquête des sapeurs-pompiers français débute en janvier 2015. Comme par enchantement, les commandants Daniel Pasquier et Bruno Detappe, conduits par Florent Hivert, arrivent à Doulgol, un village proprement quadrillé par de légères clôtures, au moment où une case achève de se consumer. Du large cône de paille qui coiffait la bâtisse, il ne subsiste qu'un matelas de cendre, pareil à des cheveux gris métallique. Daniel et Bruno, un masque en papier sur le nez, laissent éclater leur frustration en foulant de leurs rangers cet étrange manteau neigeux. Le coffre de leur pick-up regorge de combinaisons jaune et blanc, de boîtes en plastique et de pipettes de prélèvement, mais ils n'ont rien pour maîtriser un incendie. « *Mince, si on avait su, c'est bête...* », ronchonne Daniel, en enfilant des gants en latex. L'inscription « Hero » affichée sur sa casquette sombre a viré au rose, la faute à cette satanée poussière ocre qui recouvre tout.

À l'intérieur, il ne reste que des décombres. Daniel cherche à localiser le départ du feu, pointe du doigt les larges triangles de suie qui lèchent les parois, et tente de reconstituer le cheminement du brasier. Toutes les traces convergent vers le haut. Le toit éventré laisse passer un rayon de soleil voilé par les fumées qui s'échappent encore. Les murs calcinés mais intacts ont servi de catalyseur comme n'importe quel four à pain : ils ont fait hausser la température, et les flammes sont montées en spirale vers la couverture de chaume.

Autour des deux pompiers, les villageois affluent. « *Plus j'appelais à l'aide, plus les flammes étaient hautes* », témoigne un jeune voisin.

Tidiane Baldé, un vieux monsieur borgne, tient la dragée haute à ses compagnons. Lui connaît le coupable : « Nos ancêtres nous ont appris à reconnaître le diable à l'œil nu. Quand il rôde, il brûle tout sur sa trace. »

« Normal, quand vous vous agitez en brassant de l'air, vous ravivez le feu », réplique, bonhomme, Daniel. Voilà une première énigme résolue. Bruno, lui, recueille les premiers éléments d'investigation sur son carnet. Il s'entretient avec les propriétaires de la case, M. et Mme Barry, deux septuagénaires aux traits tirés. Des valises défoncées, regorgeant de pagnes, s'entassent à leur côté. Bruno demande s'ils ont senti une odeur de soufre ou vu tomber des petites pierres du ciel. Négatif.

Derrière le couple, à l'abri des fumées qui piquent les yeux, quelques hommes du village approchent des tabourets en bois pour mieux commenter l'action. Tidiane Baldé, un vieux monsieur borgne au boubou violacé, tient la dragée haute à ses compagnons. Son lexique ampoulé tranche avec son bob sale vissé sur la tête. Pendant quinze ans, il été « chef cuisinier » sur des ferries français.

Lui connaît le coupable : « Nos ancêtres nous ont appris à reconnaître le diable à l'œil nu. Quand il rôde, il brûle tout sur sa trace. Si les Barry avaient découpé dans leurs clôtures un étroit passage pour lui permettre de traverser la propriété sans être freiné, il n'y aurait jamais eu de feu. » Alors que les pompiers-détectives continuent de farfouiller dans la case avec leurs sondes et leurs « analyseurs de combustion », le lieutenant-colonel Florent Hivert paraît ne pas perdre une miette de la palabre.

À la nuit tombée, les trois Français regagnent leur hôtel, le visage roussi, les bras chargés de poches en plastique transparentes contenant de la terre, des morceaux de vêtements et des petits cailloux. « On a des pistes très intéressantes, et je ne serais pas surpris d'avoir trouvé un bout de météorite », lance Bruno en disposant avec soin ses sachets sur le sol de la chambre.

Sans ôter son uniforme, il se jette sur son ordinateur et procède à une reconstitution virtuelle de l'incendie. Grâce au logiciel Sweet Home 3D, il reproduit, sur son écran, l'intérieur d'une habitation.

Le but étant de mieux visualiser la progression du feu compte tenu des ouvertures, de la proximité des objets les uns par rapport aux autres, etc. Le programme informatique, qui propose des tables de chevet et des canapés en guise de mobilier, n'a pas prévu les ballots de pagnes ou les réchauds à gaz. Qu'importe. Il paraît d'une grande utilité au commandant qui le consulte des heures durant.

« SI LA CAUSE EST SURNATURELLE, DITES-LE-NOUS »

C'est l'heure de la Skol fraîche, une bière brassée à Conakry, et du rhum arrangé. Les deux experts quadragénaires rhabillés en civils et le lieutenant-colonel Hivert, la cinquantaine, s'offrent un moment de détente au bord de la piscine de l'hôtel. Le bassin, creusé quelques mois avant l'apparition du virus Ebola, est vide et sale. Une épaisse pellicule de terre recouvre le fond. L'établissement végète depuis la crise sanitaire qui a réduit à néant les perspectives de développement touristique du Fouta-Djalou.

Daniel porte une sacoche en bandoulière sur son polo jaune. Deux gourmettes cliquettent à son poignet, une troisième, plus large, oscille autour de son cou. L'homme au bouc poivre et sel soigneusement taillé aborde l'apéritif avec un contentement non feint : c'est l'heure du débriefing et des premières hypothèses.

Difficile d'en parler dans l'action, quand chaque villageois y va de son commentaire. Daniel dit connaître de longue date cette panique des populations africaines face au feu : à ses débuts dans la brigade à la fin des années 1970, un immense incendie a embrasé un bâtiment insalubre du 20^e arrondissement de Paris. Arrivé sur les lieux, il a reçu « quasiment sur les pieds » un nourrisson jeté d'un étage. L'enfant est mort sur le coup. Malgré les échelles de pompier dressées contre la façade, les gens continuaient de sauter dans le vide.

« Toute une batterie d'immeubles tenus par des marchands de sommeil ont brûlé les uns après les autres à cause de la surpopulation dans les chambres, des réchauds et de la pauvreté du matériel électrique. Quand t'es pompier et que tu pars en intervention dans un foyer type Sonacotra, tu sais qu'il y aura un drame. »

Fils d'une mère célibataire, ouvrière dans une usine de la banlieue parisienne, Daniel Pasquier est entré chez les soldats du feu comme simple sapeur. Aujourd'hui commandant, il s'apprête à passer le flambeau : son petit dernier veut à son tour devenir pompier. Il aime faire partager son expérience.